

San Francisco est bâti à peu près en amphithéâtre sur des collines sablonneuses de plusieurs centaines de pieds de hauteur. Ses rues sont droites comme dans toutes les villes américaines, ce qui détruit en grande partie l'effet de la situation et choque l'œil du voyageur qui s'attend à pittoresque dans toute sa liberté. Cette ville de cent-soixante-quinze mille âmes aujourd'hui, n'avait qu'une maison en 1835. Son climat est le plus beau qui soit au monde, remarquable par son uniformité, la température ne variant que d'environ dix degrés dans tout le cours de l'année. On n'y distingue guère que deux saisons, la belle saison et la saison pluvieuse. Celle-ci commence avec le mois de novembre et finit avec le mois d'avril; mais la pluie ne tombe guère que la nuit, de sorte que les jours restent beaux et clairs, avec une température moyenne de cinquante-quatre degrés. En janvier, toute la Californie est couverte de fleurs, et au mois de mai les céréales commencent à mûrir. Durant toute l'année les nuits sont fraîches. A San Francisco, vers quatre ou cinq heures de l'après-midi, la brise de la baie s'élève et de légères brumes courent dans l'air jusqu'à l'aurore du lendemain. On voit alors les hommes revêtir le pardessus et les dames s'envelopper les épaules dans d'élégantes fourrures.

Grâce à un climat aussi favorisé du ciel, l'activité et le mouvement de San-Francisco se prolongent bien avant dans la nuit. C'est la ville américaine qui ressemble le plus sous ce rapport aux villes d'Europe: l'heure où l'on voit le plus de monde dans les rues principales est entre onze heures et minuit, à la sortie des théâtres, de l'opéra et des restaurants. C'est alors que toute la gente fashionable déborde sur les trottoirs au milieu de torrents de lumière: les hôtels, les cafés, les restaurants, les saloons resplendent. Ce qu'il y a de saloons et de débits de tabac dans San-Francisco est inimaginable: on les trouve à chaque vingt-cinq ou trente pas. La Californie produisant sa propre bière, ses vins et son brandy, ces boissons coûtent moins cher que dans le reste des Etats-Unis. Pour dix cents on a un verre de tout ce qu'on peut désirer; mais chose singulière, rien ne coûte moins de dix cents, si ce n'est le *lager beer*, l'unique *lager* qui en coûte cinq. Le Californien ne s'amuse pas à compter des sous, d'autant plus que chez lui les cents américains n'ont aucune valeur et ne sont pas reçus.

Voici quelque chose qui va surprendre le lecteur. Dans un Etat de l'Union Américaine, la monnaie légale, le papier des Etats-Unis n'est d'aucun usage! les Californiens ne se servent jamais de l'or ou d'argent, ils ignorent les greenbacks. On ne serait pas admis parmi eux à payer quoi que ce soit avec du papier. Celui qui voudrait se prévaloir de la loi et forcer son créancier à recevoir des greenbacks, aurait peut-être raison devant les tribunaux, mais il serait perdu dans l'opinion. Si vous n'avez que du papier, hâtez-vous de le faire changer chez le premier courtier venu; vous recevrez indifféremment de l'argent ou de l'or, l'argent ne subissant qu'un escompte d'un demi cent par 100. L'état, qui produit à profusion tous les métaux précieux, peut se passer d'une monnaie fiduciaire soumise à toute espèce de fluctuations.

Les maisons de San Francisco sont en brique; beaucoup sont en bois, surtout les belles résidences éloignées du centre des affaires; d'autres sont en fer peint. Il n'y a qu'un seul édifice en pierre dans toute la ville, c'est l'Echange. La raison en est qu'il n'y a pas de carrières jusqu'à une grande distance dans l'intérieur: pour bâtir l'Echange, on a fait venir de la pierre de Chine; mais comme les pierres de l'édifice étaient taillées et numérotées d'avance, on a dû faire venir en même temps les ouvriers qui les avaient préparées pour qu'ils les plaçassent eux-mêmes. Si la plupart des maisons sont en brique, ça ne se voit guère, attendu qu'on recouvre généralement la brique d'une couche quelconque, que l'on peint ensuite de façon à lui donner l'apparence de la pierre de taille. Les habitants de San Francisco n'ont pas l'air de tenir essentiellement à l'éclat extérieur de leurs bâtisses, si ce n'est pour leurs écoles dont ils sont particulièrement fiers, et qu'ils dotent à qui mieux mieux avec une émulation jalouse.

Les loyers sont énormément chers, et cependant les hôtels, les restaurants, et les cafés pullulent. C'est que la vie, à San Francisco, comme dans les villes européennes, est presque tout extérieure; le chez-soi est secondaire, le San Franciscain étant généralement un homme venu d'ailleurs, dont l'existence, toujours à la poursuite de la fortune, est d'une activité incessante. Sa ville ne lui offre pas de traditions et l'idée de famille n'y est encore qu'un germe. Vous attendez là des gens qui ont vécu dix, quinze ans à San Francisco, dire qu'ils n'y sont qu'en passant, et que bientôt ils retourneront chez eux. Mais ce bientôt ne vient presque jamais, tant l'homme, une fois lancé à la poursuite de l'or, ne peut plus s'arrêter dans cette course. Le Californien ne s'aperçoit pas des années qu'il vit; il n'en a pas le temps; il les dévore et en est dévoré lui-même, et lorsqu'arrive le terme, il tend encore la main vers l'avenir doré. Les français surtout, qui vont en Californie, n'ont pas la moindre idée de s'jour, et cependant ils y meurent presque tous, après de longues années passées dans l'accumulation des richesses.

De tous les français émigrés aux Etats-Unis, ce sont ceux de San Francisco qui ont le mieux prospéré. Ils sont au nombre d'environ quatre à cinq mille, dont une bonne partie est riche et quelques-uns cinq à dix fois millionnaires. Ils sont généreux, paient de leurs bourses dans toutes les occasions, et souscrivent surtout pour la France avec une libéralité passée en proverbe qui fait voir combien le patriotisme est obstiné et survit à tout dans l'âme du français.

Ce sont eux qui ont fondé les plus beaux restaurants et cafés de la ville et qui ont inculqué à San Francisco les mœurs et les habitudes de leur pays. Mais ils n'ont aucune prétention à former une groupe à part, comme il le font à New-York et dans d'autres villes américaines. San Francisco étant une ville essentiellement cosmopolite, formée des éléments les plus nombreux et les plus divers, il ne saurait y exister de distinctions nationales; tous les groupes se confondent dans l'ensemble et chacun n'est qu'un passant au milieu d'autres passants courant sur une mer de sable.

Rien ne frappe comme ce caractère nomade imprimé en quelque sorte sur la physionomie de chaque habitant de San Francisco; il semble aussi étranger dans sa ville que celui qui y est arrivé de la veille. Il va et se déplace sans cesse, court dans l'intérieur ou suit le littoral de la Californie où partent l'appellent des affaires et des entreprises; il semble ne garder San Francisco qu'comme un pied-à-terre, comme une base d'opérations où il vient de temps à autre pour se procurer tout ce dont il a besoin ou tout ce qu'il désire. Les hommes de toutes les parties du monde se donnent incessamment rendez-vous dans cette ville unique qui offre des types à profusion; mais il ne faut pas avoir l'air de s'y étonner de quoi que ce soit, attendu qu'on passerait son temps à s'étonner et qu'on aurait l'air naïf. Il n'est pas permis à San Francisco de trouver rien

de curieux, parce que tout y est curieux et que le lendemain varie déjà d'avec la veille.

Les Chinois y abondent; on dirait qu'ils forment la grande moitié de la population; ils remplissent les petites industries, celle du blanchissage surtout dans laquelle ils sont passés maîtres. A chaque coin de rue presque, vous trouvez une petite blanchisserie chinoise où 7 à 8 hommes, jour et nuit, lavent, empèsent et repassent. Chose singulière! on voit rarement des chinois dans les rues; que font-elles? je n'ai pas eu le temps de l'apprendre; mais toujours est-il que la vue continuelle de mon sexe, même sous la forme nouvelle et fantasque d'un chinois, commençait à m'agacer, lorsque, tout à coup, quarante-huit heures au moins après mon arrivée, je vis passer une créature quelconque avec deux longues tresses de cheveux pendant jusqu'aux genoux de chaque côté de la tête. Son costume différait peu de celui des chinois que j'étais habitué à voir; le pantalon seulement avait plus d'ampleur, la jaquette était plus large, le pied beaucoup plus petit et la figure moins écrasée. C'était une chinoise... enfin! Je regardai cette fille du Céleste Empire, qui avait déjà le dos tourné et qui fuyait sans se rendre compte de l'intensité de mes regards qui la parcouraient en tous sens. Sans ses deux tresses de cheveux j'aurais passé droit, mais que faire devant cette révélation inattendue? Je n'en étais pas encore à m'écrier: "Voir une chinoise, et puis mourir!" mais j'avoue que je désirais vivement en avoir le cœur net, et que ce n'était pas de trop de la vue d'une seule chinoise contre tant de chinois dont je commençais à être blasé. Du reste, c'est la seule que j'aie aperçue; mais j'ai appris ensuite que la seule différence apparente qui existe entre le chinois et la chinoise est dans les deux tresses de l'une et la queue de l'autre. Cela suffit probablement, mais il est bon d'être prévenu. Un dernier détail. Ces deux tresses s'appellent des ailes et sont portées dans toute leur longueur, tandis que le chinois remonte ordinairement sa queue et la roule en toque sur le derrière de sa tête comme un épais chignon.

J'ai parlé plus haut d'hôtels et d'édifices publics. Il n'est pas permis à ce sujet de passer sous silence le nouvel hôtel-de-ville en voie de construction. C'est quelque chose de merveilleux qui fait voir la richesse et la libéralité des citoyens de San-Francisco: cet édifice ne coûtera pas moins de dix millions et aura la forme d'un triangle; l'un des côtés de ce triangle aura huit cents pieds de front, l'autre six cent-soixante, et le troisième cinq cents. Le corps de l'édifice aura une hauteur de quatre-vingt-dix pieds et sera surmonté d'un dôme, de clochetons et de flèches, en même temps que flanqué de tours d'une structure vraiment monumentale; le dôme, entre autres, aura une circonférence de deux cents pieds et sera supporté par douze colonnes massives en fer d'une hauteur de soixante pieds, à partir du deuxième étage. Tout le milieu de l'édifice sera laissé libre depuis le rez-de-chaussée jusqu'au sommet de la voûte, une hauteur de 120 pieds, et l'on y pénétrera par un large vestibule circulaire d'un diamètre de 80 pieds débouchant à un portique de vingt-cinq pieds de largeur. Cet hôtel de ville est l'orgueil des San-Franciscains, et c'est la première chose qu'ils montrent à l'étranger surpris des dimensions et du luxe d'un pareil édifice dans une ville si jeune et comparativement si peuplée.

Quant aux hôtels, c'est un autre sujet d'étonnement. Il y en a trois principaux que j'ai nommés ci-dessus; mais à part ceux-là, il y en a une quantité d'autres de deuxième et de troisième classe, et ainsi de suite jusqu'au bouillonnement de l'émigrant sur les quais. Les trois hôtels de premier ordre se touchent presque, et il s'en bâtit un quatrième à deux pas qui les rejettera tous dans l'ombre: dans ce cas, il faudra que ce soit un palais des mille et une nuits. On se demande à la vue de ces immenses et somptueux édifices ce qui peut les alimenter et les entretenir dans un luxe pareil. San Francisco n'est en somme qu'une ville de 175,000 âmes, et les voyageurs qui y viennent, tout nombreux qu'ils soient, ne le sont pas encore cependant assez pour justifier tant de millions jetés dans une industrie qui doit avoir des bornes.

Piqué de curiosité à ce sujet, je m'informai directement au propriétaire du *Lick-House*, que j'avais réussi à aborder: "Les grands hôteliers de San Francisco, me dit-il, ne font pas d'argent, tout au plus deux ou trois pour cent. Mais comme ils ont déjà leurs capitaux placés dans toutes les entreprises de la Californie, dans les compagnies de tout genre qui ont un objet sérieux, et qu'il leur en reste dont ils ne savent que faire, ils construisent des hôtels en vue de l'avenir. Ce qui, aujourd'hui, ne donne que deux pour cent en donnera vingt dans dix ans. Il s'agit de bâtir notre ville, et c'est là un des moyens que nous employons.

—Comment! lui dis-je, vous êtes à ce point millionnaire que tous les grands travaux qui se font dans un pays merveilleux comme le vôtre ne vous suffisent pas et que vous avez encore de l'argent dont vous ne savez que faire? Eh morbleu! avec ce que vous a coûté le *Lick-House*, on pourrait faire chez nous le chemin du lac St. Jean... Le Canada! voilà, par exemple, un pays où vous trouveriez à placer vos capitaux...

—Oui, il en est ainsi, reprit mon propriétaire, et ce n'est pas tout. Savez-vous que tous les ans je donne cinquante à soixante mille dollars aux institutions de la ville, à part tout ce que je me laisse prendre pour une foule de petites charités que je ne compte pas et qui me coûtent bien de dix à quinze mille dollars."

Que pouvais-je dire ou demander de plus à un pareil homme? Je m'inclinai profondément, en murmurant, à part moi combien était heureux le pays dont les institutions méritaient un pareil dévouement et un pareil enthousiasme. Le Canada était alors à dix mille lieues de ma pensée.

A. BUIES

(A continuer.)

## QUELQUES REFLEXIONS SUR L'ART ET LA POESIE

"La loi de l'Art c'est la loi de la Vie.  
E. HELLO.

(Suite.)

Les hymnes de Prudence sont souvent des poèmes considérables dont l'ampleur et les récits détaillés rappellent les mouvements majestueux des hymnes antiques. Malheureusement son langage n'est pas toujours à la hauteur de son sujet et de ses inspirations. Son expression énergique et colorée est souvent âpre, dure ou incorrecte. Mais son inspiration est éminemment chrétienne. Il y a des sentiments élevés et tendres, des pensées nobles et gracieuses.

Rien n'égale la fraîcheur, la grâce touchante et naïve de ces strophes de l'hymne où il compare les saints Innocents à des roses moissonnées avant de s'épanouir par un brûlant tourbillon, et les représente ensuite jouant dans le ciel devant l'autel de l'agneau avec leurs palmes et leurs couronnes. Cette poésie gracieuse et charmante se retrouve encore dans plusieurs

strophes de l'hymne sur le martyr de sainte Eulalie. L'hymne de saint Laurent est pleine d'inspirations grandes et élevées.

La poésie de Prudence n'est pas toute dans le langage comme celle d'Horace. Ce n'est pas une rêverie mélancolique comme celle de saint Grégoire, ni une métaphysique inspirée comme dans Synésius. Cette poésie parfois incorrecte et barbare est tout entière dans l'élevation morale. Sa gloire et son mérite, c'est qu'elle élève les âmes.

Les poésies de saint Paulin de Nole, contemporain de Prudence, n'ont pas non plus toute l'élégance des odes d'Horace; mais il a des sentiments tendres et purs, des expressions d'une grâce touchante. L'ode fameuse au vaisseau qui emporte Virgile loin de son ami n'a pas le charme sévère des strophes moins élégantes, mais plus vraies de Paulin à l'évêque Nicetas, qui, venu des pays barbares pour visiter le tombeau de saint Félix, au jour de sa fête, s'en retournait porter les lumières de la foi et les bienfaits de la charité chrétienne aux sauvages nations du nord de l'Europe. On chercherait vainement dans le beau langage des poètes antiques des sentiments aussi purs, aussi tendres et aussi élevés que ceux de Paulin, quand il chante à Thérésia, sa noble et sainte épouse, la beauté de cet amour conjugal que la continence parfaite élevait au-dessus de la terre et conservait pur et tendre pour les jours éternels. Cette poésie est pleine de noblesse et d'élevation parce que le christianisme avait purifié les cœurs. Elle n'est pas parfaite parce qu'il n'avait pas encore rajourné la langue.

### III

DE L'ÉPOPÉE

#### I

J'appelle *épopée* le récit en vers d'une action où l'on puisse peindre l'homme tout entier.

L'homme touche au monde naturel par son corps et par son âme au monde surnaturel. L'épopée doit le présenter avec ce double rapport. Une action ordinaire ne se prête pas à cette peinture complète de l'homme. Il faut une action grande, extraordinaire, qui puisse réellement se passer dans les deux mondes.

Les personnages qui prennent part à cette action doivent représenter l'homme complet, c'est-à-dire, avec toutes les qualités et les passions nobles et généreuses. Ils peuvent avoir des faiblesses et des vices parce qu'ils sont hommes; mais ils doivent avoir de grandes vertus pour n'être pas indignes de représenter l'humanité.

Le monde surnaturel a sa part dans l'action épique. Il peut intervenir directement dans l'action, comme dans les épopées antiques; et il peut être le théâtre même ou le sujet du poème.

Le monde naturel doit aussi avoir sa part. S'il n'est pas nécessairement le théâtre de l'action, ce sont du moins des hommes vivants de la vie terrestre qui en sont les héros; et ainsi tout ce qui touche à la vie de l'homme sur la terre, la famille, la société, la religion, la nature même seront souvent présents dans le monde surnaturel. Les deux mondes sont inséparables; et le poète épique se trouve obligé par la nature même de son sujet, d'exprimer toutes ses croyances.

Le poète épique doit être à la fois poète, philosophe, politique et théologien. Mieux que tous les moralistes et les philosophes il immortalisera les croyances et les passions de son temps. C'est là, encore plus que dans les charmes du récit, que se trouve l'intérêt des épopées anciennes et modernes.

Comment le poète a-t-il conçu l'homme, la famille, la société, la nature et Dieu? Quelles sont les idées du poète et celles de son temps sur ces grands sujets qui partagent l'intérêt de l'homme et se disputent sa vie entière? Comment, en second lieu, le poète a-t-il exprimé ses conceptions et ses croyances? Ce sont les deux questions auxquelles nous tâcherons de répondre en passant rapidement en revue les principales épopées anciennes et modernes.

#### II

DE L'ÉPOPÉE GRECQUE

L'épopée grecque ne compte qu'un grand nom, le plus grand de toute l'antiquité, *Homère*.

On ne sait rien de sa vie.—On peut conjecturer assez probablement qu'il a dû vivre vers le dixième ou onzième siècle avant J.-C.—Les mœurs qu'il a peintes, ses idées sur la famille, la société et la religion prouvent évidemment qu'il a vécu dans l'enfance des peuples. D'un autre côté les événements qu'il a chantés ne devaient pas être tellement rapprochés que le merveilleux et le surnaturel pussent s'y mêler sans exciter l'incrédulité des peuples, ni tellement éloignés que le souvenir s'en fut beaucoup effacé. Car il est évident qu'Homère n'a fait que traduire en les embellissant deux des grandes légendes héroïques de la Grèce. Il serait donc bien placé deux ou trois siècles après la guerre de Troie.

Quant à attribuer l'*Illiade* et l'*Odyssée* à une pléiade de poètes dont les œuvres auraient été réunies dans la suite des âges, il n'y faut pas songer. 1o. "L'œuvre du génie n'est jamais collective." (1) 2o. Dans ces deux poèmes l'harmonie parfaite de l'ensemble; l'unité de l'action, de la pensée et du langage, la peinture soutenue et parfaitement égale des personnages accusent évidemment un génie unique et puissant. 3o. S'il paraît y avoir quelques contradictions entre certaines parties, cela s'explique suffisamment par les interpolations. Car les poèmes d'Homère n'ont vécu longtemps que dans la mémoire des chanteurs. 4o. La différence qu'il y a entre l'*Illiade* et l'*Odyssée* ne doit pas les faire attribuer à deux auteurs différents cette différence s'explique très-bien par celle des sujets. Mais il y a une telle ressemblance dans les mœurs, les idées, le langage des deux poèmes que ce serait merveille que deux auteurs pussent se ressembler si parfaitement sans imitation. Or, ni l'un ni l'autre de ces poèmes n'est une œuvre d'imitation. 5o. Enfin la critique vient trop tard après 25 à 30 siècles qui ont cru à Homère. Il a bien droit à ces ouvrages, au moins par prescription. Et si vous les lui ôtez, à qui les donneriez-vous?

••

Le plus grand charme du poète, c'est la peinture des mœurs de son temps. Toute la Grèce héroïque se retrouve dans Homère, avec sa famille encore un peu patriarcale, son aristocratie violente, sa religion, son amour des jeux, des danses, des festins, des combats, de l'éloquence, de la gloire et de la volupté.

A. DE ST. RÉAL.

Montréal, Juillet 1874.

(La suite au prochain numéro)

( ) E. Hello.